

Orange, le 31 août 2008

Chers amis,

Nous avons choisi pour thème de cette université d'été « Culture et Enracinement », car ces deux termes renvoient à une réalité, à un besoin, à des problèmes extrêmement importants en tous temps, et tout particulièrement en ce début de siècle.

Cependant, avec votre permission, je vais m'écarter de ce thème précis pour vous livrer ma perception de l'époque que nous sommes en train de vivre.

Une époque difficile, un avenir inquiétant... Une époque qui fait davantage penser au dernier siècle de l'Empire Romain, quand Rome n'était plus dans Rome, qu'à la Renaissance. Nous vivons des temps difficiles qui peuvent d'un moment à l'autre déboucher sur des temps tumultueux.

La grande majorité de nos concitoyens, mais aussi des Européens, ne s'en rend pas compte. Ils dansent sur des volcans.

Seule une minorité perçoit les difficultés de notre temps. Mais elle est divisée, tellement émiettée qu'il est difficile de lui donner un nom générique. Nous l'appelons parfois par commodité la « droite nationale », nous la résumons en disant par « notre camp ». Je crois, pour ma part, que nous sommes, tout simplement, le camp du bon sens.

Au delà des mots, une réalité est tangible : nous ne formons pas, pour l'heure, une alternative crédible, un recours réel, pour notre peuple. Bref, nous n'assumons pas notre responsabilité politique. En tant qu'hommes, bien sûr, c'est autre chose...

Politiquement, ce camp du bon sens cumule atouts et tares, sachant qu'aujourd'hui les fruits empoisonnés des secondes l'emportent largement sur la force vitale des premiers.

1 - Nos atouts :

Notre force est d'abord de voir clair et d'avoir vu clair bien avant tout le monde. Dès le courant de ce que l'on a appelé les Trente Glorieuses, et encore plus dans les années 80, nous avons annoncé un monde rendu volontairement nomade par la puissance du capital spéculatif, la destruction de notre souveraineté alimentaire, la destruction de nos défenses sanitaires... Rejoignant ainsi la destruction par la logique totalitaire matérialiste de tout ce qui constitue notre identité. Cette logique totalitaire, entre autres poisons mortels, s'appuie sur trois principaux moyens de perversion.

a) Le nomadisme et la puissance du capital spéculatif

La souveraineté financière a été ôtée aux pays d'Europe. Ils n'ont plus de monnaies, ils n'ont plus de frontières. Ils n'ont donc plus de politique financière ou, en tous cas, leurs marges de manœuvre sont extrêmement réduites. Les gouvernements sont devenus des gestionnaires de politiques mis en place à un échelon supérieur, lequel travaille à la mise en œuvre d'un seul

gouvernement mondial. En conséquence, les pays d'Europe ont également perdu leur souveraineté législative.

Cette désorganisation du monde traditionnel vit du nomadisme et le provoque.

Nomadisme des capitaux, nomadisme des hommes. Alors que, chaque année, des millions de Français, de Britanniques, d'Allemands quittent leurs pays, des millions d'hommes du tiers-monde viennent en Europe les remplacer. L'organisation du monde autour de l'unique principe financier est la cause de ce nomadisme.

Pour la France, cela nous conduit à voir chaque année des dizaines de milliers de jeunes cadres partir à l'étranger pour trouver l'emploi que la France ne leur offre plus, pendant que des centaines de milliers de clandestins viennent prendre leurs places et trouver chez nous les aides sociales qui n'existent pas chez eux.

Ce déracinement est inhérent au système mondialiste. Mais il est également voulu par ses promoteurs et va évidemment de pair, dans les faits comme dans l'esprit, avec la fin du monde paysan. Le seul objectif est de niveler, d'uniformiser afin de mieux contrôler pour mieux manipuler.

b) La fin du monde paysan et la perte de notre souveraineté alimentaire

Annoncé depuis un demi-siècle, cette mort de notre monde paysan aura moins soulevé d'émotion que la disparition d'une tribu amazonienne. Pourtant, avec ces millions de paysans qui ne sont plus, s'en est allée la civilisation qu'ils incarnaient.

Cette fin du monde paysan entraîne deux faits, voulus par le système mondialiste. D'abord, la fin d'une civilisation, la fin du Français traditionnel. Coupé de ses racines, de son village, de la vie au contact de la nature, l'homme est condamné, au mieux à la nostalgie des recherches généalogiques, au pire à l'oubli dans le néant de la télévision ou des mondes virtuels. C'est l'aboutissement d'un déracinement perçu dès le XIX^{ème} siècle.

L'autre conséquence est la perte de notre souveraineté alimentaire. La France ne dispose plus que d'un mois de vivres en stock. En cas de guerre, de crise alimentaire majeure, nos gouvernants seraient incapables de faire face à une famine. La raison en est simple : les mondialistes qui nous gouvernent ne supportent pas l'idée même d'autosuffisance alimentaire. Pour eux, seul compte la spéculation, qui peut être faite autour des marchés, notamment des céréales. La souveraineté alimentaire est l'ennemie absolue de cette logique de profits. Le déséquilibre des interdépendances accroit, lui, au contraire, le pouvoir des mondialistes.

c) La destruction de tous nos pseudo modèles : le monde hospitalier, l'école, les transports...

La France a longtemps aimé dire : nous avons les meilleurs hôpitaux du monde. Nous avons l'école de la III^{ème} République qui est l'école de l'excellence. En France, ce n'est pas comme ailleurs, les trains arrivent à l'heure.

Eh bien, en peu de décennies, tout cela a cessé d'être.

La France médicale ne va pas tarder à subir de plein fouet le départ à la retraite de milliers de médecins et d'infirmières nés avec le baby-boom des années 50 et 60. Ils ne seront pas remplacés, ou du moins pas remplacés par des Français.

Par ailleurs, l'hôpital français souffre d'une bureaucratie nationale écrasante, coûteuse, qui, elle, s'auto-remplace à chaque départ à la retraite, et qui pèse très douloureusement sur l'addition des dépenses de santé.

Enfin, et tout aussi grave, à force de soigner le monde entier, on finit par ne plus avoir les moyens de bien soigner les Français. Pire ! Des maladies que l'on croyait disparues réapparaissent en force, comme la tuberculose.

Ce tableau sinistre de l'hôpital, on le retrouve pour l'école, on le retrouve pour nos services publics. Les trains ne sont plus à l'heure, les timbres coûtent plus chers mais arrivent moins vite. Notre armée en est réduite à défiler le jour de la fête nationale derrière les forces de l'ONU ou encadrée par des bataillons de tel ou tel pays étrangers. Sous couvert de rationalisation de nos moyens de défense, on calibre l'armée française pour en faire le harki des Américains. On annonce comme un événement considérable l'objectif fixé par le Livre Blanc de Sarkozy de pouvoir envoyer 60.000 hommes, six mois durant, à l'autre bout du monde. Rappelons qu'il y a un demi siècle, la France était capable d'entretenir des forces sur les cinq continents tout en menant la guerre d'Indochine. On nous annonce enfin, pour la Marine, une force aéronavale, alors que nous n'avons qu'un seul porte-avions et que, par définition, cette force ne sera opérationnelle qu'une année sur deux.

Bref, dans tous les domaines, où que nous regardions, partout le même paysage de décadence. Depuis cinq décennies, nous vivons sur l'héritage de ceux qui nous ont précédés. Héritage de puissance, de gloire et d'argent. Qu'en reste-t-il ? Presque rien.

Alors, oui, comme nous le disions, tout cela, nous le pressentions, voire nous l'annoncions depuis longtemps. Nous n'avons pas été écoutés en vertu de l'adage qui veut que les porteurs de mauvaises nouvelles ne sont pas prophètes en leur pays.

Mais nous ne sommes pas que des Cassandre. Notre force, c'est également d'être des hommes et des femmes animés, c'est à dire d'être des combattants politiques, non de simples consommateurs. Nous avons en nous un élan vital qui nous pousse, malgré les difficultés, à surmonter les découragements et à repartir au combat. Ce capital militant a été largement entamé depuis dix ans, mais il n'a pas disparu pour autant. Comme les rivières souterraines, il peut resurgir très vite à la faveur d'un mouvement de terrain historique inattendu.

Donc : nous sommes des gens qui voyons clairs dans l'obscurité des évènements contemporains, nous sommes des gens assez forts de caractère pour avancer.

Mais : des tares, profondes, diverses, nous affectent, sinon individuellement, du moins collectivement.

2 - Nos tares :

Face à un ennemi puissant, le système capitaliste spéculatif, dont l'épine dorsale idéologique est un avatar du marxisme, à savoir l'antiracisme (qui n'est en fait qu'un racisme contre les identités des peuples), il est facile de se trouver des excuses et de dire : certes, nous avons pu commettre des erreurs mais, en face de nous, c'est trop fort. Ils ont les médias, ils ont l'argent, ils ont l'école, etc.

A notre sens, c'est justement parce que nous sommes opposés à un Système puissant, viciant jusqu'aux consciences à travers les médias, ce que le communisme n'avait jamais pu faire, que nous avons d'abord un devoir d'exigence envers nous-mêmes.

a - Le Système, comme l'avait prédit Orwell, a créé une novlangue

Cette novlangue n'a pas d'autre but que de nous désarmer, que de corseter notre pensée, afin de l'annihiler. Quand les mots disent autre chose que leur sens premier, quand les mots recouvrent des réalités inexactes, il devient impossible à un être né dans cette irréalité de penser librement, de se désaliéner.

Quelques exemples :

« Politique de la ville ». Quoi de plus trompeur ? On croit qu'il s'agit des communes, de leur urbanisme, de leur avenir. On nous dit qu'il s'agit de lutter contre des injustices. Qui peut être contre ? Qui est pour l'injustice ? Or, en fait, c'est l'exact contraire qui est mis en place : une discrimination selon les quartiers et l'origine de leurs habitants. Et une discrimination coûteuse qui ne règle absolument aucun des problèmes prétendument à régler.

« Solidarité ». Là encore, qui oserait être contre la solidarité ? Or, en fait, derrière ce mot, on trouve soit la création de nouveaux impôts (canicule : être solidaire des vieux) soit une solidarité à sens toujours unique. Par exemple, solidaires du Tsunami en Malaisie et en Inde. Alors que parmi les 10 hommes les plus riches de la planète on trouve plusieurs Indiens, le pauvre retraité de Marseille va envoyer 20 euros de dons, qui seront en partie détournés de leur destination. J'en passe et des meilleures.

« Sensible ». La sensibilité est quelque chose de « doux », de rassurant. Dans le vocabulaire de la novlangue, « sensible » se dit, au contraire, de ce qui est dangereux. Par exemple : quartier sensible. Le mensonge est absolu.

« Globalisation ». Le mot est en train de devenir dans le vocabulaire du Système le synonyme de « mondialisation ». Ce dernier, en effet, s'est usé, s'est détérioré dans l'esprit général du temps. Les Français ont fini par comprendre que mondialisation voulait dire « chômage », « baisse des salaires », etc. Alors, faute de changer les choses, puisque le Système les veut ainsi, on change le mot : on va dire globalisation.

b - Face à cela, et parallèlement, il s'impose à nous un devoir de dépollution de notre propre vocabulaire

Cette dépollution doit tourner le dos à toute provocation, toute facilité que l'on pourrait offrir au Système pour nous diaboliser. Durant les vingt dernières années, en agrégeant au vocabulaire normal, cohérent, des mots-concepts tabous, certains ont rendu inutilisables des mots utiles que par la suite il devient difficile, voire contreproductif, d'utiliser. En fait, il s'agit véritablement d'un crime, car cela concourt à détruire nos armes d'autodéfense.

Car les faits sont là : on peut le regretter, mais c'est ainsi, de nombreux mots de notre vocabulaire sont devenus inutilisables. Leur emploi, même dans un contexte prudent, est devenu disqualifiant pour le discours qu'ils prétendent illustrer. Les employer, et les employer de façon provocatrice, comme certains ont pu le faire par le passé, c'est non seulement renforcer le tabou qui existe autour de ces mots, mais jeter l'opprobre, non pas seulement sur un discours, mais sur notre image et sur notre discours tout entier. Ainsi, les mots de race, d'ethnie sont tabous, ceux de civilisation, de nation, suspects, celui de patrie ringardisé, etc.

Face à la novlangue, autant que faire se peut, nous devons parler la langue du bon sens, la langue simple des faits, plus que le vocabulaire des idéologies et des conceptions. Il faut toujours veiller à ce que l'on dit, à ce que l'on écrit, en se demandant si l'on est compréhensible de tous.

c - Mais une de nos tares, peut-être la plus importante, est notre conception du chef

On a longtemps aimé répéter : « Les hommes d'armes combattront et Dieu donnera la victoire », ce que beaucoup ont traduit par : « Nous collerons des affiches pendant les élections et le Président fera le reste ».

C'est une conception magique de la politique. C'est une espérance messianique. Il suffirait d'avoir un chef, d'attendre une crise, et l'on prendrait le pouvoir mécaniquement, sans avoir besoin de conquérir les esprits.

Parallèlement, le Système, qui est parvenu à nous diaboliser, à nous isoler, a trouvé en nous, trop souvent, un complice actif. Nous avons accepté la ghettoïsation systématique, quand nous ne l'avons pas sciemment recherché, comme un cocon affectueux, pour rester confinés entre nous.

Nous n'avons pas pris le Système à contre pied, nous avons subi sa stratégie. Certes, les choses n'étaient pas faciles. Mais, pour parler comme Mao, un bon militant, un bon révolutionnaire, ce n'est pas un type qui sort la nuit pour coller des affiches et qui retrouve deux fois par semaine ses amis dans le même bar de la ville. Non. Un bon révolutionnaire, c'est quelqu'un qui connaît tout le monde, tape sur l'épaule de tout le monde, mais qui est extrêmement intransigeant sur le fond, même si sur la forme il fait preuve d'une grande souplesse. Il s'agit d'un effort, certes, et d'un effort qui exige plus de courage et de force d'esprit que celui qui consiste à tout dire, et si possible en le criant très fort.

Le centralisme démocratique d'origine marxiste allié à la monarchie absolue à la française, reprise par la République, a donné les résultats que l'on sait. On pourrait les commenter. Les faits, seuls, suffisent :

Avons-nous pris le pouvoir ? Non.

Nous en sommes-nous approchés ? Non.

Nous en sommes-nous éloignés ? Oui.

d - Pas de puissance sans une base solide : l'avenir se gagne à la base

Cette souplesse qui doit s'imposer au moindre militant dans ses rapports avec les autres, que ce soit dans sa famille, dans son entreprise, dans une association, elle doit encore davantage

s'imposer au sein du groupe collectif que forment, structurellement ou pas, les militants antisystème.

Certes, il faut un appareil. Mais celui-ci doit être le plus réduit possible pour être le plus efficace possible. Nous n'avons pas besoin d'organigrammes avec des chefs, des sous-chefs, un sergent et zéro militant.

Nous serons plus forts en nous constituant en fédération d'énergies autour d'objectifs précis, circonstanciés. C'est dans l'action que l'on forge un mouvement sain. L'action fait passer au second plan les querelles d'intérêts. L'action crée l'entraide. L'action crée l'espoir. L'espoir crée l'action. L'action et l'espoir entraînent de petites victoires, factuelles ou psychologiques. L'action fait le tri entre ceux qui méritent des responsabilités et les autres, contrairement à la situation que l'on a pu connaître dans un mouvement où le critère n° 1 du mérite était d'être bien en cour...

L'efficacité est dans le travail en réseau et en un réseau non autoritaire.

L'efficacité exige la plus grande des décentralisations. Il faut amener le combat le plus près possible de l'échelon communal et départemental.

Enfin, l'efficacité implique l'ancrage local. Par ancrage, il ne faut pas entendre nécessairement la prise d'une mairie, même si... Un ancrage local, c'est d'abord et à la base être honorablement connu dans sa commune, son canton, fédérer des militants, mener des actions, monter des projets, aller vers les autres. C'est avec ces ancrages que l'on peut ensuite créer des fédérations, un réseau. C'est avec ces forces éparées, mais réelles, que l'on peut, avec quelques chances, se mobiliser pour une élection et incarner l'alternative au Système.

Conclusion

Dans tous les cas, nous ne pourrons prétendre à incarner une alternative crédible au Système que si nous gardons présentes à l'esprit ces quelques vérités dérangeantes :

- Personne ne fera le travail à notre place. Ce travail vers l'extérieur doit être précédé d'un travail sur soi : être avant d'agir.
- Il n'y a rien à attendre de structures qui, ayant échoué maintes fois, persévérant dans les mêmes erreurs organisationnelles, ayant épuisé leur crédit historique aux yeux du peuple, sont incapables de se réformer. Ce sont des organismes en fin de vie.
- Il convient aussi de faire très attention à distinguer le « dire » et le « faire ». « Dire » entre soi, « dire » dans des revues à tirage confidentiel, « dire » avec un langage trop codé, ce n'est pas parler à notre peuple, et c'est encore moins faire.
- Une proportion considérable de gens de notre peuple est accessible à notre discours pour peu qu'il soit tenu par des hommes ou des femmes crédibles, sérieux. Pour peu,

également, que les orientations qui sont présentées soient compréhensibles dès le premier niveau de discours sinon par tous, du moins par le plus grand nombre.

- Pour ce faire, il n'existe qu'un moyen. On peut le regretter mais c'est ainsi : c'est utiliser le discours du bon sens. Notre discours à l'intention des Français ne doit pas être « patriote », « nationaliste », « de droite » etc. Tout cela est périmé et, à tout le moins, inefficace.

Au contraire, nous devons présenter, et ne cesser de rabâcher, le discours du « bon sens ». Qui peut être contre le bon sens ?

Les immigrés qui viennent chez nous, car chez eux ils ont faim, seraient plus heureux chez eux si on aide au développement ? C'est le bon sens.

Mettre en prison les récidivistes ? C'est le bon sens.

Une jeunesse qui fait du sport plutôt que de la console vidéo ? C'est le bon sens.

Une paysannerie suffisamment nombreuse pour nourrir la France et exporter pour pouvoir nourrir une partie du tiers-monde ? C'est le bon sens.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini.

Il n'y a pas - ou presque pas - de domaine contemporain où le bon sens ne s'impose pas naturellement à l'esprit de toute personne normalement constituée.

Jacques BOMPARD

Maire d'Orange
Conseiller général